

## Donner à penser

*Le don, la dette et l'identité*, de Jacques T. Godbout, Boréal,  
190 p.

Patrick Cady

Number 186, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18016ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Cady, P. (2002). Donner à penser / *Le don, la dette et l'identité*, de Jacques T. Godbout, Boréal, 190 p. *Spirale*, (186), 51–52.

# DONNER À PENSER

LE DON, LA DETTE ET L'IDENTITÉ de Jacques T. Godbout  
Boréal, 190 p.

JACQUES T. Godbout reprend le don aux anthropologues qui l'avaient accaparé en imposant l'idée que plus on s'éloigne des liens familiaux dits primaires, plus on se rapproche d'une règle de réciprocité pour finir par basculer dans la loi du marché. Il étudie le don, non chez les primitifs, mais dans notre société contemporaine. Il met l'accent sur le sens pour les acteurs de la circulation des choses afin de ne pas se laisser enfermer dans le cadre de référence marchand qui postule la règle d'équivalence. Mettre l'accent sur la subjectivité des partenaires, c'est concevoir le don comme relation, une relation où donner et recevoir mettent en jeu notre identité.

L'auteur dénonce deux pensées dominantes, la pensée économique qui comprend tout en fonction des intérêts et la pensée sociologique qui ne voit dans l'homme que l'exécutant passif des normes sociales, deux conceptions qui ressemblent, selon moi, à des réaménagements pervers des deux blessures narcissiques que Marx et Freud ont infligées à l'être humain. Il constate l'existence de réseaux sociaux où l'absence de la norme de réciprocité n'entraîne pas de rapport dominant. Ce qui le permet, c'est ce qu'il appelle « la dette mutuelle positive » qui s'établit quand, entre autres, le receveur ne perçoit pas chez le donneur l'intention de l'endetter par son geste, quand le donneur a déjà reçu par le plaisir du receveur, quand, d'une manière générale, la différence entre donner et rendre s'estompe.

Le don est associé très souvent à la solidarité sans que rien de conflictuel nous apparaisse; Godbout montre avec pertinence qu'en devenant une valeur trop forte, la solidarité implique une responsabilité, crée un système d'obligations et s'oppose à la liberté essentielle au don. Dans la solidarité, dit-il, l'appartenance l'emporte sur l'altérité, ce qui fait de cette solidarité un égoïsme collectif contraire au don, lequel vise fondamentalement l'autre comme l'étranger, le prochain. Mais comment, à moins de retomber dans la conception individualiste, peut-on admettre cette liberté spécifique au don comme s'étayant sur une pratique rituelle sans que celle-ci soit liée à un sentiment d'appartenance à une communauté, sentiment lui-même indissociable d'une inscription du sujet dans des liens de solidarité? Si l'auteur était passé moins vite sur ce genre de difficulté que pourtant il n'évite pas, son livre aurait pu s'appeler tout aussi bien « les paradoxes du don ». N'écrit-il pas encore que le don est une expérience qui concrétise la tension

entre l'individu et la société, une expérience où la société est vécue comme communauté?

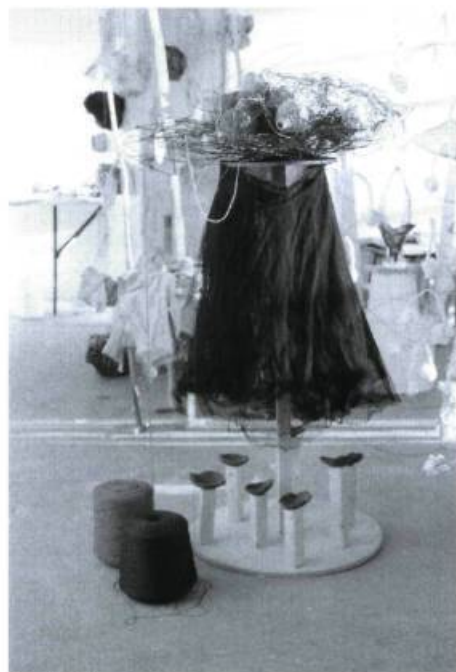
Jacques T. Godbout montre que là où l'État et le marché suscitent des ruptures entre les prestataires de services et ceux qui les reçoivent, la pratique du don renforce au contraire les relations, mais l'exemple des alcooliques anonymes qu'il donne pour illustrer sa thèse pose problème : le fonctionnement des AA repose sur un postulat asséné à tous les membres, à savoir que l'alcoolisme est incurable. Godbout affirme que le fait qu'un tel postulat soit vrai ou faux n'a pour son raisonnement aucune importance; ce

autrui poussé à l'extrême et dont la réciprocité ne change pas la nature. De plus, cette dépendance au groupe est fondée sur une suggestion aliénante réduisant l'identité du sujet à un symptôme — je suis un alcoolique — coupé de toute possibilité de sens et d'histoire; je ne vois pas quelle liberté peut s'exercer dans une telle aliénation.

Sans doute pourrait-on aussi voir dans tout fonctionnement d'entraide la mise en œuvre de l'objet fantôme du don puisqu'on y donne toujours à l'autre ce qu'on n'a pas, l'aide qu'on est incapable d'apporter à soi-même, sauf sous cette forme indirecte.

## Le secret du don

Mais la réciprocité dans l'entraide n'a jamais rien d'évident; ce n'est pas donner de l'aide qui est difficile mais, toujours, en recevoir. Toutes ses analyses de terrain l'ont amplement démontré à Godbout — et son expérience de sociologue rejoint ici celle du psychanalyste —, c'est dans la réception du don que se concentrent toutes les difficultés, ce qu'il formule ainsi : « dans la réception se cache le secret du don. » Il a constaté que les bénéficiaires de services bénévoles qui ne pouvaient rendre sous aucune forme ce qu'on leur donnait sentaient leur identité menacée et se défendaient en revendiquant des droits face aux bénévoles. L'auteur ne nous dit pas si ces gens se retrouvaient dépendants de cette aide parce que l'État ne respectait pas ses devoirs envers eux comme citoyens, auquel cas la blessure identitaire pourrait venir de cet état de fait. Mais là où la difficulté de réception du don est d'un enjeu vital, c'est dans le cas des greffes d'organes. Godbout évoque le danger pour le greffé de se sentir en dette à l'égard du donneur, d'être réduit par la famille du donneur à un simple contenant de l'organe du donneur. Le danger de recevoir se situe dans la perte d'identité et non dans la dette, potentialité négative du don que l'auteur retrouve aussi dans l'héritage et dans l'adoption, auxquels on pourrait peut-être ajouter la transmission. Pour l'auteur, nous possédons un « système social immunitaire » qui nous permet de nous prémunir contre ce danger. Ce système peut s'avérer défaillant par manque de capacité d'auto-identification, nous laissant vulnérables face à la potentialité négative du don. Une des rares entreprises de théorisation sur le dispositif psychique de l'analyste pour accueillir la vie psychique du patient mais aussi pour pouvoir se défendre de cette réception, tentative faite



Le jardin de mon curé de Serge Murphy, 1998 Ivan Binet

qui compte pour lui, c'est que cette conviction de souffrir d'une maladie incurable empêche toute rupture entre les anciens et les nouveaux membres, qu'il ne s'établit aucun rapport entre les soignants et les soignés, rien qui s'oppose à la reproduction des liens primaires. Les AA n'opèrent-ils pas un transfert collectif de non-sevrage, de l'alcool vers le groupe? Que tout membre puisse en appeler un autre à n'importe quelle heure du jour et de la nuit où qu'il soit dans le monde ne m'apparaît pas comme le comble de la fiabilité mais au contraire comme un excès, une pathologie relationnelle dans laquelle je vois tout le contraire de ce que Jacques T. Godbout y trouve, un rapport instrumental à



# MÉMOIRE FOSSILE

par Michel de M'Uzan, suppose l'existence d'un système psychique de défense immunitaire dont le psychanalyste doit pouvoir affaiblir momentanément la capacité de reconnaître ce qui vient du psychisme de l'autre et de le rejeter.

## Le don au féminin

L'identifiant à son art de la réception, la femme revendique le don comme son mouvement propre dans la sexualité. Mais pour Godbout, il y aurait une pulsion du don en chacun de nous. La question ne serait donc plus de savoir comment on peut parvenir à donner mais d'identifier les résistances qui s'opposent en nous à la décharge de cette pulsion.

Si c'est le don qui a été premier et non le troc, comme le soutient Godbout, et si une pulsion du don existe en nous, une telle pulsion ne relève-t-elle pas de la mémoire phylogénétique comme trace de l'alliance liée au meurtre du père? Cette idée ne serait-elle pas cohérente avec celle de l'auteur, pour qui le don est ce qui met fin à la vengeance? Elle me semble quant à moi plus pertinente que la théorie élaborée par Serge Viderman (voir la recension en page 50).

Mais cette pulsion du don, si elle existe, est aussi pulsion d'effraction dans le psychisme de l'autre, répétition de l'effraction primordiale en nous du psychisme de notre mère, effraction traumatique mais vitale par laquelle nous naissons à la vie psychique. En retour, se forme un désir du désir de la mère, un désir de s'emparer de son désir de donner. Le mouvement du don se forme dans un mouvement de captation du désir de l'autre de donner, mouvement de captation pouvant rejoindre une pulsion d'emprise qui se joue dans le choix du cadeau par lequel on cherche à deviner le désir de l'autre et qui se rejoue encore jusque dans toute tentative de penser le don.

C'est sur le refus de recevoir le don que Jacques T. Godbout conclut son livre en élargissant la question aux rapports de l'Occident et du Tiers-Monde par une pensée de Serge Latouche tirée de son livre *L'occidentalisation du monde* : « *c'est en donnant que l'Occident acquiert le pouvoir et le prestige qui engendrent la véritable destruction culturelle. L'Occident se tient hors d'atteinte et continue de donner sans rien accepter. Il s'approprie le cas échéant mais ne reconnaît aucune dette et n'entend recevoir de leçon de personne.* » C'est aussi ce que nous enseigne la clinique, à savoir que la pulsion thérapeutique qui veut exercer son pouvoir sans rien apprendre ni recevoir du patient est une pulsion destructrice.

Patrick Cady

**SIMPLES, MAGISTRAUX ET AUTRES ANTIDOTES** de Pierre Bergounioux  
Verdier, 74 p.

**UN PEU DE BLEU DANS LE PAYSAGE** de Pierre Bergounioux  
Verdier, 105 p.

LYA d'abord un sol uniforme, terreux et compact, strié de granit, dont les limites s'incurvent en niant l'horizon. Il y a ce sol qu'on découvre parsemé d'êtres, d'hommes et de femmes un peu figés comme dans la sépia d'une ancienne photographie. Ils sont presque indistincts, à peine évoqués par le mouvement qu'ils déploient encore, par leurs actes. Mais ce sont des spasmes; ceux d'une agonie lente qui précède le moment de la disparition. Et puis ces gens ne parlent pas, ou pas vraiment; ils s'agitent plutôt, en répétant continuellement certains gestes qui les caractérisent, à travers lesquels ils ont été saisis. L'émotion survient alors, sur les rebords de cette sorte de cadre enfermant la fatalité. Une émotion triste et lancinante qui renvoie à soi-même, à ce que nous sommes devenus en prenant le livre : des lecteurs happés par Bergounioux, en proie à un fort plaisir esthétique mais aussi forcés de se regarder autrement, de se percevoir incomplets. Nous nous voyons alors participant d'une tragédie essentielle où les contradictions qui nous font, les espaces vides en nous comme les marges qui nous déchirent, sont les variations d'un écart premier, celui qui nous sépare de l'origine.

Pierre Bergounioux publie ainsi, depuis bientôt vingt ans, de courts romans qui sont comme des feuilles, où l'écriture remue avec opiniâtreté les mêmes souvenirs en ne variant qu'imperceptiblement l'éclat projeté par ceux-ci sur l'imagination. Il porte son regard vers le lieu qu'il qualifie lui-même d'originel; l'endroit des impressions premières devenu, par cette contraction temporelle séparant l'écrivain du moment passé qui l'inspire, le berceau de son écriture. Ces variations mémorielles sur un même thème, l'angle changeant du regard porté sur la région ancestrale où se retracent l'origine et l'enfance de l'écrivain, le Limousin en France, suffisent à faire œuvre. Une œuvre impressionnante de maîtrise, tissée dans une langue riche et sinieuse, mais jamais absconse cependant. Les premiers livres publiés chez Gallimard sont remarquables, dans les années 1980, ce qui a pour effet de multiplier le nombre de publications suivantes, généreusement distribuées par Bergounioux à une foule de plus petits éditeurs, plus discrets et sobres, à l'image de l'auteur. Flohic, les éditions du Laquet ou Fata Morgana, par exemple, publient ainsi les superbes plaquettes de Bergounioux, comme depuis quelques années

Verdier, où sont parus simultanément ses deux derniers récits : *Un peu de bleu dans le paysage* et *Simple, magistraux et autres antidotes*. Ces deux livres donnent, comme les œuvres précédentes de l'auteur, l'impression d'une petite scission dans le matériau inusable que travaille l'écriture. Chacun déploie une impression, une humeur presque imperceptible qui lui est propre. Dans *Simple, magistraux et autres antidotes*, c'est la faille insondable entre le monde matériel et le monde ressenti que parcourt l'écriture, comme un frémissement. *Un peu de bleu dans le paysage*, en guise d'écho à ce thème fondamental, présente une série d'épisodes plus objectivés au gré desquels Bergounioux dessine quelques personnages issus de ses souvenirs d'enfance, à qui il rend une forme d'hommage tendre en tentant de saisir ce qui en eux relevait de l'infini.

## La prison de l'enfance

Ceux qui connaissent Bergounioux connaissent aussi l'enclave unique où se précipitent les moments épars de ses souvenirs. La région rurale, refermée par les concrétions granitiques naturelles qui l'entourent et par les cours entrecroisés de deux rivières, sert de théâtre à des scènes que l'écriture fait se jouer et rejouer avec une belle continuité. On pourrait soupçonner la mémoire d'enfance d'être appelée en renfort pour soutenir l'adulte devenu vacillant, mais avec Bergounioux cela prend une autre couleur. Il ne faut pas y voir les habituelles années d'apprentissage propres à ce genre de réminiscences littéraires. Disons plutôt que les livres de Bergounioux renferment des fragments d'enfance, qui évoquent un regard en lambeaux, une suite sans ordre de questions que le narrateur se poserait à nu, tout près de l'essence originelle, sans jamais pourtant parvenir à celle-ci : « *L'univers où nous sommes enfermés, les occupations, les pensées qu'il nous dicte s'effiloquent. Il y a place pour autre chose, quand ce ne serait que son attente.* » Ce sont ces questionnements sur la nature de notre rapport aux choses, égrenés dans la narration contemplative qu'on lui connaît, que Bergounioux met de l'avant dans ses deux derniers récits, et ce avec plus de netteté, davantage de dépouillement qu'auparavant. Avec *Simple, magistraux et autres antidotes*, le plus bref des deux, il ne faut pas se laisser leurrer par le titre